

envoie-t-il point vers moi pour me forcer à me repentir de ma grave faute, et de nouveau me faire franchir les portes du couvent ?

— Demain, peut-être, ajouta l'inconnu avec mystère ; mais aujourd'hui suivez-moi !

— C'est vous qui venez au nom de Mathilde, reprit le novice frappé d'une idée subite ! Oh ! parlez, hâtez-vous !

— Peut-être, dit encore l'inconnu ; mais suivez-moi donc !

Et il prit le bras de Julien pour le soutenir dans sa marche. Julien sentit ses forces renaître à l'espérance que son guide lui laissait entrevoir, et, après de longues heures de fatigues inouïes, il aperçut bientôt Mortagne se dessiner dans le lointain. Alors son courage augmenta, et il pénétra, le cœur joyeux, dans la ville. Mais là, devait s'éteindre sa dernière espérance ; là, devait finir la vie de son cœur ! Julien et son guide passèrent devant une église tendue de noir. Le guide qu'un funeste pressentiment agita, s'approcha d'un passant, et apprit de lui qu'une jeune femme dont on ignorait le nom, qui vivait modestement de son travail, venait de mourir, et qu'avant sa mort, dans son délire, elle appelait souvent un homme auquel elle ne donnait d'autre nom que celui de Julien.

Avant ces derniers mots, le novice avait deviné la fatale vérité. Il se tourna vers son guide, lui tendit la main, et disparut aussitôt aux regards.

Le lendemain de cette journée, le supérieur de la Trappe disait à ses frères :

— Le jeune novice qui avait fui hier, est revenu aujourd'hui repentant de sa faute. Son erreur n'a pas été de longue durée ; il recommence demain son année de noviciat. Prions pour lui, mes frères !

LOUISE DE VEYRIÈRES.

ABD-EL-KADER.



ORSQU'ABD-EL-KADER déchira le traité de la Tafna, il était surtout un homme politique. Il paraît certain qu'il fut en quelque sorte contraint, par la force des événements, à redevenir notre ennemi. On l'a plus d'une fois entendu dire qu'il avait pris au sérieux la position qui lui avait été faite par la France, et qu'il voulait sincèrement la paix. Il ne tarda point à s'apercevoir que, sous peine de perdre toute influence sur les arabes, et de descendre au rang d'un instrument vulgaire de la grandeur française, il lui fallait de nouveau tirer l'épée. Sa domination devenait chaque jour plus difficile ; il se voyait abandonné par les siens, sans argent, et presque dépourvu du prestige qui l'environnait naguères. Il résolut de sortir de cet impasse, et de faire appel aux sentiments patriotiques des peuplades indigènes.

Il déploya dans ses conjonctures difficiles une rare habileté. Il avait depuis longtemps compris que les Arabes ne pouvaient résister à la discipline et à la tactique de nos troupes. Il essaya d'avoir une petite armée régulière ; dans sa jeunesse, et lors de son voyage à la

Mecque, il avait étudié avec le plus grand soin les améliorations introduites par Mehemet-Ali dans l'organisation de la milice. Il créa sur ce modèle ses bataillons de réguliers et ses cavaliers rouges. Il choisit, avec une grande intelligence, Mascara, pour son quartier-général pendant la guerre, pour la capitale future de son empire. Il y avait ses arsenaux. Il avait tenté d'y établir une fonderie de canons. A Tekedempt, à Milianah, à Tlemcen, il avait créé des établissements militaires. Il y faisait travailler dans ses ateliers à la fabrication de la poudre et des armes, des ouvriers qu'il avait fait venir à grands frais, et qu'il rémunérait avec munificence.

Abd-el-Kader avait pris les titres de prince des croyants et de sultan des Arabes. Il s'était assuré le concours des chefs des principales tribus ennemies de la France. Il était en quelque sorte le suzerain de ces grands feudataires jaloux de leur pouvoir et de leur dignité, mais disposés à reconnaître la supériorité intellectuelle et morale de l'émir. Ce dernier n'épargnait rien alors pour donner à son gouvernement quelque régularité et pour prendre rang parmi les souverains. Peu cruel par caractère, bien que maintes fois par politique il se soit montré impitoyable, il mit un frein à la férocité brutale de ses soldats. Il défendit sous des peines sévères de livrer au yatagan les prisonniers ; il traitait avec douceur les militaires et surtout les colons tombés en son pouvoir, et plusieurs fois il accepta, il proposa même des échanges. Il envoyait des oukils ou chargés d'affaires auprès des gouvernements qu'il supposait hostiles à la France. Il avait évidemment l'intention de fonder sur la terre d'Afrique une puissance nationale, indépendante et reconnue par les cabinets européens.

L'énergie et la valeur de nos soldats anéantirent ses projets ; M. le maréchal Valée et son successeur, M. le maréchal Bugeaud, adoptèrent un système de guerre qui réduisit bientôt les tribus arabes. Les chefs qui secondaient Abd-el-Kader, se détachèrent de sa cause, ou périrent à son service. Poursuivi, traqué par nos braves régiments de ville en ville, de fort en fort, l'émir fut enfin rejeté au-delà des frontières du Maroc. A bout de ressources, il était devenu une espèce de guerillero arabe, faisant une guerre de ruses et de surprises. Le dernier effort de sa politique fut l'intervention du Maroc. La journée d'Isly et le bombardement de Mogador anéantirent son espoir.

On l'a dit avec raison, à ce moment il se croyait, il se sentait perdu. Les troupes marocaines avaient été battues ; la dernière espérance des musulmans de l'Afrique était détruite. L'émir lui-même crut que son rôle était fini. L'empereur pouvait faire lancer véritablement contre lui l'excommunication mahométane et l'écraser. Quelques centaines de cavaliers, une vingtaine de familles, deux ou trois compagnies de fantassins ; telles étaient les forces dont il pouvait encore disposer. Il n'avait plus d'argent. Il put penser que son heure était venue ; et courbant la tête sous la loi de la nécessité, il se fit humble et suppliant. Il offrit à l'empereur d'entreprendre un nouveau pèlerinage à la Mecque. Il ne demandait, pour ainsi dire, que la vie sauve pour lui et pour les siens.

Le traité du Maroc fut signé. Abd-el-Kader, qui s'attendait à une poursuite acharnée, à la captivité, peut-être à la mort, put regarder comme un miracle les conventions incroyables qui firent payer par la France sa gloire désormais stérile. Il comprit qu'une carrière nouvelle s'ouvrait devant lui.

Une lutte de puissance à puissance contre un pays comme le nôtre, lui paraissait impossible. Il renoua en quelque sorte à sa mission politique, pour devenir exclusivement un homme religieux, le représentant de l'islamisme menacé par la croix, le bras armé du prophète. Il écarta alors à tout jamais toute pensée d'alliance avec les chrétiens (1). Il n'eut plus qu'un but ; raviver le fanatisme des peuplades belliqueuses des frontières du Maroc et de la province d'Oran, exploiter au profit de son ambition les passions effrénées, la parole ardente, les prédications frénétiques des marabouts, et précipiter contre nos soldats et contre nos colons ces hordes furieuses, ivres d'enthousiasme et de colère.

Il réussit ; à force de patience, de ruse et d'audace, il est parvenu à s'emparer de nouveau de l'esprit des tribus. Pour comprendre l'empire qu'il exerce, il suffit d'ailleurs de connaître son existence passée.

On croit généralement que c'est la conquête française qui a suscité Abd-el-Kader, et qu'il n'est sorti de l'obscurité que pour prendre la défense de la nationalité arabe. C'est une erreur : si l'expédition d'Alger n'avait pas eu lieu, on aurait certainement vu Abd-el-Kader entreprendre contre la puissance ottomane, l'œuvre d'ambition qu'il a tentée contre la domination française. Depuis longtemps, dans la pensée des peuples indigènes, il était prédestiné à devenir leur chef pendant la guerre, leur maître et leur souverain, après avoir secouru le joug des turcs. Il avait été préparé à ce rôle brillant et aventureux par son père, par sa famille, par toutes les actions de sa vie.

(1) Il est certain toutefois, qu'il a un "oukil" à Gibraltar chargé de lui acheter des armes et des munitions de guerre.